

PRÉAMBULE

Nous étions en avril 1945, les rayons du soleil nous enveloppaient d'une douce chaleur, la nature reprenait le dessus et les badauds avaient l'air heureux, comme si jamais rien ne s'était passé.

J'attendais depuis des heures devant cette majestueuse façade Art déco de l'*hôtel Lutetia* transformé en hôpital, parmi ces centaines d'autres personnes qui, comme moi, espéraient retrouver une trace de leurs proches. Dans la file d'attente, les visages étaient graves et tristes. Les camps de concentration avaient été libérés par les Russes et les Américains début 1945 et depuis, je venais quotidiennement faire ces queues interminables à la recherche d'informations sur les miens. Et chaque jour, l'espoir remplaçait le désespoir.

La vue de ces pauvres rescapés revenant des camps et ressemblant à des cadavres complètement déshumanisés aux regards vides de toute expression me retournait le cœur. Qu'avaient-ils donc subi pour être dans un tel état ? Je n'avais comme seule preuve de filiation que cette photo des jours heureux où nous étions toute la famille réunie.

CHAPITRE 1

Le monde musical ne cessait de faire l'éloge de cette talentueuse nouvelle prodige du violon dont tous les mélomanes étaient tombés sous le charme. Sublime, envoûtante et éblouissante, la belle Léonie de Castal arrivait à étourdir son public et à l'emporter dans un tourbillon de bonheur. Elle avait à peine vingt ans et était déjà comparée aux plus grands virtuoses de son époque. Ce 26 septembre 1924, elle se produisait pour la première fois à l'opéra Garnier avec l'orchestre symphonique de Paris.

Mon père, Oscar Parmentier, avait deux passions dans la vie : la médecine — sa vraie vocation — et la musique classique — son engouement. Pour rien au monde, il n'aurait manqué ce concert d'exception dont le Tout-Paris s'arrachait les billets. Mon père avait été littéralement subjugué à la vue de Léonie qui interprétait de façon majestueuse le *Concerto pour violon en ré majeur* de Tchaïkovsky. Elle faisait virevolter son archet autour de sa chevelure vaporeuse en se balançant au rythme de la musique. Étonnante d'énergie et de fraîcheur, elle était dotée d'un talent exceptionnel et maîtrisait son morceau à la perfection. Grande, mince avec ses longs cheveux blonds et son ravissant sourire, elle était d'une grâce inouïe et jouait avec une telle passion, une telle élégance et une telle virtuosité,

qu'elle en fascinait son auditoire. Papa n'avait jamais rien vu ni entendu d'aussi beau et magique. Il en avait eu des frissons et les larmes aux yeux.

Le lendemain matin, il faisait livrer à l'artiste, dans sa loge, un impressionnant bouquet de roses blanches accompagné d'un petit mot :

« Quelle magnifique interprétation et quelle grâce ! Vous m'avez fait vivre un moment fabuleux et donné une sensation de bonheur infini. J'aimerais tellement vous revoir.

Avec mes sentiments distingués,

D' Oscar Parmentier »

Dès leur première rencontre, ils avaient eu un coup foudre partagé et comme par alchimie, ils avaient été attirés l'un vers l'autre et ne s'étaient plus jamais séparés. Ils nageaient dans un bonheur absolu et vivaient pleinement leur passion commune pour la musique. Un an après leur mariage, ils étaient fous de joie d'attendre leur premier enfant. Ils souhaitaient de tout cœur une petite fille qui ressemblerait à Léonie. Ils se l'étaient déjà imaginée avec des yeux bleus, des nattes blondes et portant de belles petites robes roses à smocks. Mais la réalité fut toute autre et ce furent deux petits garçons aux cheveux bruns qui pointèrent leur frimousse toute ronde ce 14 février 1926, deux adorables jumeaux : Victor et Valentin.

Pour nous, Maman avait dû mettre sa carrière entre parenthèses. Nous étions tellement insupportables et accapareurs qu'elle n'avait avec nous deux absolument aucun moment de répit. Dès que Victor avait fini de pleurer, c'est moi qui prenais le relais. Elle passait ses journées entières à ne s'occuper que de nous et ses nuits à nous bercer. Nous étions arrivés à ce que nous voulions : l'avoir à temps plein exclusivement pour nous et rien que pour nous !

Comme tous les jumeaux, Victor et moi avions une complicité fusionnelle. Nous étions inséparables. C'était comme si nous avions été liés l'un à l'autre avec un fil invisible.

J'étais né le dernier, donc considéré comme l'aîné, et me sentais un devoir de grand-frère protecteur pour Victor. Je ne supportais pas que l'on s'en prenne à lui et je le défendais bec et ongles, même quand il avait tort. Je le suivais partout, le surveillais et le protégeais. Il était ma moitié, mon meilleur ami, mon alter ego et mon mauvais génie.

Nous avions aussi notre langage, nos propres codes et nous nous comprenions d'un seul échange de regards. Nous nous suffisions à nous-mêmes et vivions dans notre monde, dans notre bulle où toute autre personne en était exclue.

Mes parents étaient très inquiets parce qu'à trois ans, nous ne parlions toujours pas. Nous n'en éprouvions pas le besoin puisque l'essentiel était que nous nous comprenions, Victor et moi. Nous avions toujours les mêmes envies, les mêmes idées et les mêmes passions. Nous étions d'accord sur tout et étions complices des bons et surtout des mauvais coups. Nous nous amusions de tout et rigolions d'un rien. Nous étions copie conforme avec des physiques d'anges identiques.

En dehors de Maman, personne n'était jamais arrivé à nous différencier et nous adorions nous amuser à nous faire passer l'un pour l'autre. Papa, quant à lui, avait trouvé la solution pour ne pas s'embarrasser à essayer de nous reconnaître ; il nous appelait tous les deux « VicVal » et très rapidement, ce surnom remplaça nos prénoms.

À la maison, tout tournait autour de la musique. Nous étions bercés sur des airs de Mozart, nous mangions avec les symphonies de Beethoven et nous nous assoupissions au rythme de Mendelssohn.